

Jacques Julien à Paul Auster

Jacques Julien

Number 121, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1626ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Julien, J. (2009). Jacques Julien à Paul Auster. *Moebius*, (121), 107–112.

Cher Paul Auster,

Je vous écris à propos et autour de votre livre *L'invention de la solitude*. S'il est vrai que l'invention, parfois, perturbe les bienséances, j'oserai m'adresser à vous comme à un ami. Mais un ami : comment l'entendre ? Peut-on s'inventer un ami ? Cela se trouve-t-il au hasard d'un vague surfing, sur des sites de réseautage social par exemple, façon *Facebook* ? Puisque notre rencontre est fortuite, peut-être ne faut-il pas la surcharger de trop de grandiloquence. Il ne s'agit après tout que de littérature, d'écriture, de trouvaille au fil d'une lecture, d'un coup de cœur... Pourtant, je veux demeurer fidèle à la définition très ancienne, cautionnée par tout un faisceau de traditions et je persiste à penser l'ami comme étant un autre soi-même. Quitte à souffrir la question plantée qui peut saper toute amitié : qui suis-je, moi ? et plus encore : moi « même » ? Dans son discours de réception du prix Nobel 2006, l'écrivain turc Öhran Pamuk disait : « Pour moi, être écrivain, c'est découvrir patiemment, au fil des années, la seconde personne, cachée, qui vit en nous, et un monde qui secrète notre seconde vie : l'écriture m'évoque en premier lieu, non pas les romans, la poésie, la tradition littéraire, mais l'homme qui, enfermé dans une chambre, se replie sur lui-même, seul avec les mots, et jette, ce faisant, les fondations d'un nouveau monde. »

Dans vos pages, je trouve l'énigme du soi-même compliquée de surcroît par son insertion dans les rapports père-fils, relation qui est le thème de toute une série de « lettre au père », depuis Kafka jusqu'à Pamuk. Et c'est de cela dont j'aimerais, en toute amitié, vous parler. L'enchevêtrement de la paternité et de la filiation, qu'on peut trouver dramatique, tragique ou comique, n'est-ce pas une invention de toutes pièces ? N'est-ce pas une hallucination, la conséquence d'un trop long enfermement dans la chambre d'écriture ? Ces motifs sont apparus dès les premières pages de votre *Invention de la solitude*, alors

qu'il s'agissait à la fois d'enterrer un père et de maintenir un fils en vie.

Père fils

Un témoin a révélé quelque part que vous avez un fils, Daniel, dont la voix, dit-il: «*ripples across the page: "I'm you, and you're me... And round and round it goes"*». «Je suis toi et tu es moi»: ce sont les mots d'un enfant qui tourne en rond. Un enfant-toupie-qui-chante, un enfant étourdi, peut-être. Son ingénuité célèbre l'ingéniosité de sa trouvaille dans cette danse rudimentaire, première et primitive: la ronde, la farandole, le carrousel. C'est un petit coup de génie, cette chorégraphie sur les paroles de cette chanson. Elle met en scène, elle expose toute la complexité de la question et pointe vers la solution: comment rompre un cercle, sinon en le dansant?

Dès le départ, les premières heures de sa vie puis ses premières années, l'enfant s'invente lui-même. Dans ces petits jeux énigmatiques, où les adultes le voient agir, si concentré et si déterminé, sans qu'aucune idée ne les effleure de ce qu'il peut être en train d'inventer. Inventer, c'est-à-dire machiner. Il y a de la mécanique, de l'ingénierie, du génie dans l'invention de l'invention. Tout enfant n'est peut-être pas un Mozart, mais ils sont tous bricoleurs, ingénieurs, c'est-à-dire génies. Tout enfant est un oiseau, une fleur, un ruisseau qui coule, une comète qui traverse le ciel. Et tout père, tout fils furent un jour des enfants.

Afin de parler aujourd'hui de ces questions difficiles, il faut devenir inventifs, se donner la tâche de créer des néologismes et une nouvelle grammaire. Qui, du père ou du fils, engendre l'autre? Celui des deux qui se pensait être le sujet bascule en position d'objet. Rivaliser d'inventivité pour à la fois, sinon rompre, du moins tordre la langue, lui faire rendre gorge. Et dans toute cette psychanalyse père-fils, la gorge où pulse la jugulaire offre un point sensible, vulnérable. Elle donne lieu à des stratégies, à de grandes scènes dramatiques: prendre à la gorge, tenter d'égorger, de sacrifier, comme Abraham levant le bras sur son Isaac, ou assassiner, comme le disent tous les jours les faits divers de tant de pères et de tant de fils. Mais c'est aussi un geste thérapeutique: rendre gorge, dégorger, dégueuler

et ainsi accéder à une possibilité de parler de l'impossible ou de l'impensable. Certaines conversations entre père et fils ne réussissent pas à se frayer une sortie autrement qu'en empruntant cette voie(x)-là dans un claquement de répliques violentes et parfois spirituelles. Moment décisif, épisodes d'apostrophes, de monologues, de tirades. Il en passe quelque chose dans la chanson de Cat Stevens (aujourd'hui Yusuf Islam) : « Father and Son ». Et puis, à mesure que le temps passe et que le décor change, le fils s'entend parler comme le père. Incrédule d'abord, horrifié ensuite, il repère dans sa voix des sonorités, des tours de phrases, des expressions toutes faites, des proverbes, tous ces travers de langage qui l'irritaient tellement autrefois. Aujourd'hui, il parle (la langue du) « père ».

Selon ce paramètre d'une avancée du fils dans le temps, il est vrai que le père, lui, s'est éloigné de son côté. Il s'est réduit à la redite, au rabâchage sinon au radotage. Soyons plus équitables et moins conventionnels : en dépit de quelques éclats de voix, tout compte fait, d'un père à un fils il y a bien peu à dire et il se dit bien peu de choses. Ensuite, la mort vient et s'alignent les fameux dialogues d'outre-tombe. Les hallucinations d'un Hamlet qui entend et voit son père parler, devenu spectre, fantôme, fantasma, créature fantastique. L'éloignement dans un autre monde entraîne chez le fils une correction du regard. Dans la négative : un effacement, une rature, une scarification du portrait du père. Dans la positive : un embellissement, des retouches, des ajouts, une mise en gloire : mon père, ce héros. Peu importe le destin du mort, les fils enfin délivrés et diserts énoncent bruyamment les plus hautes définitions spéculatives quant à la paternité, en discours et en dissertations. Le père disparu et muet n'oppose plus aucune résistance à ces inventions du fils. Pourtant, il continue désormais de vivre à son corps défendant par cette parole fantasque. Le fils, l'héritier n'a plus devant lui ni l'opacité du corps ni l'éclair de l'esprit du géniteur. Il n'a plus d'épaisseur, de coffre, ce père qui a pu passer, au temps de sa chair, pour un (maudit) épais. Cette épithète giclée comme un crachat faisait partie des coups portés pendant ces escarmouches, ces duels en bonne et due forme, ces trahisures, ces coups de Jarnac, ces conversations

«d'homme à homme». De ces insultes, le père aussi avait une bonne provision dont il donnait le fiel à trinquer. Dans l'ivresse de sa colère, il régurgitait sans doute, bavant et dégueulant, les insanités dont son propre père l'avait gavé ou abreuvé.

C'est donc que le fils n'est pas hanté seulement par le spectre de son père, mais aussi par les hantises paternelles passées. Étrange dynamique et curieuse correspondance : le père revient squatter le fils, lui souffler dans le cou, lire par-dessus son épaule. Celui-ci, la langue tirée de concentration appliquée, adresse à ce fantôme des lettres posthumes émues. Leurs vies ont été sous l'embargo du silence ; la tombe est le passage obligé vers une communication. La fosse recouverte, les cœurs s'ouvrent, se relâchent, sous l'effet d'un après-coup qui intéresse beaucoup la psychanalyse. À première vue, il s'agit d'un passage du pareil au même, disparition de l'un, apparition de l'autre, sorte de guignol. Ne dit-on pas : « tel père, tel fils » ? Pourtant, je pense qu'il y a une rupture dans cette continuité apparente. Elle vient d'un coup tenu secret, d'une scansion insoupçonnée qui interrompt le flux et l'oriente ailleurs, sans le changer tout à fait. Ce coup porté est féminin. Il est même *le* féminin, ou encore mieux, *la* féminine. C'est-à-dire, selon trois ou quatre figures à inventer : la mère, l'épouse, la fille, mais aussi, très en retrait bien que parfois omniprésente, la sœur. Celle-ci vient déranger le grand thème de la fraternité virile qu'elle force à moduler autrement. Dans le « s'inventer père », dans le « se trouver fils », il faut traverser la mère. Et la femme en elle-même reste terre inconnue, vierge et inviolée alors même que le mâle l'a pénétrée et engrossée d'enfants, fils et filles.

Ainsi, l'on pense communément que la paternité tient à ce fait d'engendrer, de donner la vie. Est-ce que la paternité ne consiste pas plutôt dans le fait que le père soit prêt à mourir pour que vive l'enfant ? Vous le rappelez, Paul Auster, en décrivant la situation de Mallarmé au chevet de son fils Anatole murmurant : « père je sens le néant m'envahir ». Et « ce n'est qu'à ce moment [...] que [le poète] avait enfin pris conscience de toute l'étendue de sa paternité : la vie de l'enfant comptait plus pour lui que la sienne ; s'il fallait mourir pour sauver son fils, il mourrait

volontiers» (175). Cette prise de conscience (dont le père prend conscience après coup) s'est faite sous le coup de la peur, de la crainte. Peur du blanc dans lequel son fils est appelé à disparaître, à se dissoudre. Peur et impuissance à tailler ce linceul d'écriture dans lequel l'ensevelir. D'où la nécessité, l'urgence d'esquisser au moins ces «quelque quarante fragments», «courtes pièces d'une extrême obscurité». En effet, la douleur de la perte du fils émousse la belle dureté assurée de la faconde poétique: la poésie raffinée du père vole en miettes, se fait poussière de pierre. Le père endeuillé ne réussit même pas à tisser l'étoffe d'un linceul. Tout au plus ces quelques amorces de fils (oui, de fils) usés à la corde et lâchement noués. Ce sont des notes estompées pour un fœtus, un avorton de poème qui n'est jamais venu à l'écriture, des notes mortuaires que Mallarmé a écrit «à» son fils, et non au sujet de son fils.

La chambre

Vous dites: «nous possédons tous une vie intérieure» et «nous brûlons tous du feu de notre existence propre. Il nous faut des mots pour exprimer ce qui se trouve en nous.» Cette intériorité, c'est aussi une vie à l'intérieur ou une vie dans un intérieur. Pas d'invention possible sans la chambre, la *camera*, lieu de réflexion, de reflets, de fixation et de développement d'images. Suivre plus loin cette veine italienne nous mènerait vers la photographie et le cinéma. Mais en français, ce mot, «chambre», ne traduit pas bien toute l'étendue du mot *room*. Öhran Pamuk décrit également le travail qui doit se passer en ce lieu, lorsque quelqu'un «s'enferme dans une chambre, [...] assis à une table ou dans un coin, s'exprime par le moyen du papier et d'un stylo, c'est-à-dire le sens de la littérature». Vous racontez comment le poète allemand Hölderlin frappé, disait-il, par Apollon, étourdi par le silence des hommes, fut enfermé dans une tour pendant 36 ans. Confiné là dans une chambre de bois aménagée pour lui par un certain menuisier, Zimmer, c'est-à-dire «chambre» ou monsieur Lachambre. Sa figure hallucinée vous donne l'occasion de parler de la poésie, de la folie, de l'éblouissement et du bégayement, de l'énigme qui est pour lui «le pur jailli / et par le chant lui-même à peine dévoilé». Ailleurs encore,

au gré de votre invention, vous évoquez la silhouette balzacienne de S., sorte d'énergumène rencontré à Paris, genre de moine (in-)orthodoxe, enveloppé d'abord dans la serge d'une soutane noire, et puis, gros poupon barbu, enfermé comme une poupée gigogne engainée dans un réduit de bois. Paria dans sa cellule, simple d'esprit, idiot de la famille, ce doux innocent, c'est l'écrivain rangé dans sa boîte. Mort-vivant en attente de métamorphose, recroquevillé dans le cocon de sa chambre à soi(e) ou allongé raide, bandé de bandelettes dans son cercueil. Écrivain macérant dans sa bière, cigare de Havane imprégnant son coffret de cèdre qui le parfume en retour. Tout se garde, se conserve et s'archive dans cet espace imputrescible.

Caisse de résonance, la chambre d'écriture a une âme, comme le violon. Orhan Pamuk ajoute encore une variation à ce thème. Dans son texte « La valise de mon père », il situe la rencontre père-fils dans l'écriture en un espace encore plus étroit que la caisse parisienne de S. « Deux ans avant sa mort, mon père m'a remis une petite valise remplie de ses propres écrits, ses manuscrits et ses cahiers. En prenant son habituel air sarcastique, il m'a dit qu'il voulait que je les lise après lui, c'est-à-dire après sa mort. » Et autour de cette valise, de part en part de cette frontière érigée au fil du temps, s'échangeait l'étrange et creuse conversation des hommes : « Une semaine après avoir déposé la valise dans mon bureau, mon père m'a rendu visite à nouveau, avec comme d'habitude un paquet de chocolats (il oubliait que j'avais quarante-huit ans). Comme d'habitude nous avons parlé de la vie, de politique, des potins de famille et nous avons ri. À un moment donné, mon père a posé son regard là où il avait laissé la valise, et il a compris que je l'avais enlevée. Nos regards se sont croisés. Il y a eu un silence embarrassé. Je ne lui ai pas dit que j'avais ouvert la valise et essayé d'en lire le contenu. J'ai fui son regard. Mais il a compris. Et j'ai compris qu'il avait compris. Et il a compris que j'avais compris qu'il avait compris. » Et Pamuk indique cette perche tendue vers l'écriture : « Peut-être y avait-il dans sa vie un secret, un malheur trop important pour qu'il ait pu le supporter sans l'écrire. »

Jacques Julien